

père, ni dans quel but on la remettait à des mains ennemies.

Elle se contenta d'ouvrir de grands yeux étonnés, frais comme l'onde, pure et bleus comme l'azur du ciel. — Est-ce qu'on veut faire du mal à Benina ! demanda-t-elle naïvement.

A ces simples paroles, tout le monde frémit d'un tremblement involontaire, et les regards se portèrent simultanément sur Gaffori. Il était immobile comme une statue, et l'impassibilité de son visage était celle d'un juge impartial qui s'apprête à prononcer son verdict, et qui, pour s'acquitter dignement de cette fonction suprême, se dépouille à la fois de toutes les faiblesses humaines et de ses propres passions.

Plusieurs secondes s'écoulèrent au milieu de ce silence lugubre, espèce de halte obligée qu'on eût pu prendre pour le signal du recueillement avant l'instant solennel du sacrifice.

Enfin, secouant ce recueillement qui menaçait de se changer en une insupportable torture, Gaffori promena ses regards sur le cercle des amis qui l'entouraient, et, ayant tirée son épée, prononça gravement ces mots :

— Amis, laissez-moi seul un moment : j'ai besoin d'interroger Dieu ; mais, à tout événement, si je décide que mon fils Paolo devra être vengé par le glaive, si je rends à mon persécuteur blessure pour blessure, si je réponds au défi du tigre par des représailles dignes de cet horrible exemple, si, en un mot, j'apaise les mânes de l'enfant immolé par l'effre d'une victime aussi innocente que lui, que direz-vous ?

— Nous dirons, s'écria le capitaine Donati, qui crut pouvoir répondre au nom de tous ceux qui étaient présents, nous dirons que la loi du talion est une loi juste, et que vous aurez bien fait.

Un geste et un cri d'assentiment vinrent confirmer les paroles du capitaine. Pietro Gaffori s'inclina en marque de remerciement, et appuya ses mains sur son front. Alors, Pietro Donati fit un signe, et chacun se retira dans un silence respectueux.

La réponse ferme et vigoureuse de Pietro avait profondément pénétré l'âme de Gaffori ; elle y avait produit le même effet que produirait une étincelle sur une trainée de poudre. Il se sentit fou, frappé de vertige, insensé ! L'image de son fils surgit devant ses yeux, pâle, désolée, sanglante. Il ne vit plus, à travers un rêve, que son bien-aimé Paolo... Lui-même avait tué son fils !

— Non ! s'écria le général corse à la suite de cette évocation terrible qui avait remis successivement sous ses yeux toutes les phases de cette épouvantable catastrophe ; non ! le sang de Fabiano est maudit, et il faut le frapper jusque dans sa race... A un pareil monstre qui feint d'ignorer ou qui méconnaît les plus saintes lois de la nature, il faut apprendre ce que c'est que d'être père et de perdre son enfant.

Et, brandissant son épée dans un transport furieux, il s'élança vers la fille du Génois.

L'acier effleura la peau blanche de Benina,

— Oh ! pitié, pitié ! bégaya la pauvre enfant en tombant à deux genoux, et en levant vers le chef corse ses deux petits bras tremblants.

IV.

UN MIRACLE.

Gaffori s'arrêta, ému jusqu'au fond des entrailles... et, comme s'il eût vu tout à coup descendre devant

lui un ange du ciel, il recula d'un pas et laissa choir à terre son épée... Ses lèvres, tout-à-l'heure crispées par la colère, semblaient se détendre au souffle d'une pensée religieuse et élémentaire, son regard devenait moins dur, et son cœur, inondé d'un torrent de larmes invisibles, battait à coup précipités.

En ce moment, on eût dit qu'une sainte auréole entourait son front d'un cercle d'or... Les signes d'une inspiration courageuse et sublime se répandaient sur tout son être.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-il dans un élan qui porta toute son âme vers le ciel, merci de m'avoir éclairé à temps, merci de m'avoir sauvé de moi-même ! Cette enfant vivra... oui... je la rendrai à son père... Le Corse sera plus grand que le Génois ; cette vengeance est la seule digne de Gaffori.

Puis, soudain, se baissant pour ramasser son épée : — Et toi, continua-t-il en la serrant sur son cœur avec force, toi, arme loyale et respectée, je pourrai donc encore te porter haute et fière comme par le passé ! tu n'as rien fait de me glisser des mains ! le fer d'un Corse ne devra point servir à une lâcheté !

Gaffori, laissant Benina seule, sortit de la salle comme un fou, et demanda au premier qui se rencontra sur son chemin où étaient ses compagnons.

— Au grand donjon, lui fut-il répondu, où la signora Gaffori elle-même vient de se transporter pour aller y chercher son fils. La nourrice Essia les accompagne.

Le bruit de la mort de son fils, Gaffori eut un frémissement immense. L'idée terrible de la vengeance se fit plus pressante pour la deuxième fois le cerveau... Pour tant il résista à ce mauvais sentiment qui menaçait de lui faire rebrousser chemin, et il se remit à courir dans la direction qui venait de lui être indiquée.

Ce donjon était une des parties les plus antiques de la citadelle de Corté. On y entrait par une voûte basse et fortement cûtrée. Les pas y retentissaient d'une façon lugubre et prolongée. A peine en avait-il touché le seuil, que Gaffori entendit mugir à son oreille mille bruits étranges et discordants ; c'était un concert bizarre de cris douloureux, de clameurs et de sanglots étouffés.

Il posa le pied sur la première marche et prêta l'oreille.

Le bouddonnement était toujours le même, aussi tumultueux, aussi confus.

Gaffori recommença à monter... Mais, à mesure qu'il approchait du sommet, il sentait sa tête s'allourdir, ses jambes trembler, son sang se refroidir et ses forces l'abandonner.

Enfin, pénétrant dans le donjon, il y trouva une femme éplorée jetant des cris déchirants... c'était la sienne, c'était la mère du malheureux Paolo !

Près d'elle, le capitaine Pietro Donati, pâle comme la mort, lui adressait d'ardentes supplications pour l'empêcher d'avancer davantage dans cette horrible forteresse.

Gaffori comprit qu'ils étaient près de la terre à l'extérieur de laquelle son fils avait été exposé sur une étroite pierre qui le retenait au-dessus de l'abîme, et le livrait en proie aux fers lancés par les assiégeants. Il comprit qu'on cherchait les restes mutilés de son enfant.

Le malheureux père connut alors que les lamentations dont l'écho avait si cruellement déchiré son cœur étaient celles de la pauvre mère désespérée qui ne devait connaître que depuis un instant toute